

«Je sais que le problème de vivre
influe profondément sur le problème
de la créativité artistique.»

Tina Modotti

J'aime me balancer du haut du ciel¹

Août 1896-printemps 1898, Udine

1896. La France invente le septième art : Georges Méliès réalise ses premiers films, Auguste et Louis Lumière donnent, au Grand Café, la première séance de cinématographe. Theodor Herzl, journaliste austro-hongrois, frappé par les passions antisémites de l'affaire Dreyfus, expose, dans *L'État juif*, la nécessité de fonder un État pour ce « peuple sans terre ». En Chine, l'accord sino-russe permet la construction d'un chemin de fer transmandchourien. En Angleterre, les frères Harmsworth fondent le *Daily Mail*. Au Canada, Robert Henderson et l'Indien George Carmack découvrent des graviers aurifères dans la rivière Bonanza : la fièvre de l'or peut commencer. Un an plus tard, Edmond Rostand fait jouer *Cyrano de Bergerac* au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Et l'Italie ?

Unifiée depuis 1870, avec Rome pour capitale, elle s'est dotée d'une nouvelle Chambre des députés, dans laquelle les socialistes sont passés de huit à douze sièges, et a applaudi

au mariage du prince héritier Victor-Emmanuel avec la princesse Hélène de Monténégro... Mais la naissance du parti socialiste italien et la perspective d'un héritier qui assurera la pérennité de la maison de Savoie ne constituent pas les faits les plus importants de la jeune nation. Le 1^{er} mars de cette même année 1896, les troupes éthiopiennes du *negus negest* Ménélik viennent d'écraser l'armée transalpine à Adoua, garantissant le maintien de l'indépendance de l'Empire éthiopien : « Le bilan des pertes italiennes est très lourd. Il y a environ 5 000 tués, presque tous blancs, dont les généraux Arimondi et Dabormida, et 300 officiers. Un autre général, 45 officiers et 1 800 Italiens ont été fait prisonniers, sans compter de nombreux blessés et l'abandon de toute l'artillerie, soit 52 canons. Un millier de prisonniers indigènes ont eu les pieds et les mains coupés. L'armée abyssine, de son côté, compte plus de 12 000 morts, une multitude de blessés, et n'a pas poursuivi les troupes italiennes en retraite². »

À la douleur et à l'humiliation des patriotes italiens se joint pour la première fois, et c'est très important pour la suite de notre histoire, dans les milieux d'extrême gauche et au cri de « Vive Ménélik ! », la manifestation d'un sentiment antimilitariste qui ne craint pas de s'afficher sous des dehors antinationaux. Çà et là, des foules furieuses arrachent des rails pour empêcher le départ de nouvelles troupes vers l'Afrique. Contraint de démissionner, Francesco Crispi, président du Conseil, ouvre une crise gouvernementale qui porte au pouvoir le chef de la droite, Antonio Starabba, marquis Di Ridini.

En réalité, cette crise occasionnée par le désastre d'Adoua couve depuis un certain temps, alimentée par plusieurs facteurs : un déficit national passé en quelques années de 16 à 491 millions, la rupture des traités de commerce avec la France qui a ruiné l'agriculture méridionale, une crise

bancaire sans précédent ayant entraîné de nombreuses faillites commerciales.

Et le Frioul?

Séparé, à l'ouest, de la Vénétie, par une basse plaine parcourue par la Livenza et la ligne de partage des eaux du Piave; frontière au nord avec l'Autriche et à l'est avec la Yougoslavie; façade maritime au sud, le cœur même du Frioul, c'est la plaine cernée par le Tagliamento et le Natisone qui descend des Alpes à Grado. Boccace en donne une définition lapidaire: «Un pays au climat rude, mais qui est embelli par ses hautes montagnes, ses nombreux cours d'eau et ses claires fontaines³.» Situé dans une zone de contacts très faciles entre deux mondes aussi différents que la Méditerranée et l'Europe centrale, le Frioul a connu une histoire mouvementée et un développement heurté. Depuis le 21 octobre 1866, par 144 988 votes pour et 36 contre, il est rattaché au royaume d'Italie. On dit des Frioulans qu'ils sont un peuple rêveur et passionné, moins discipliné que ne le laisserait accroire sa mitoyenneté avec la culture germanique, moins turbulent que ne le laisserait supposer sa proximité avec ses cousins italiens du sud. Pier Silverio Leicht ose un portrait que notre récit va s'ingénier à contredire: «Les Frioulans ont l'esprit de clocher et ne s'éloignent guère du campanile de leur église. Préférant épouser quelqu'un de leur propre village ou de leur propre quartier, il leur arrive rarement de choisir un conjoint originaire d'une autre partie de l'Italie, et encore moins d'un pays étranger⁴.»

Depuis son annexion au royaume d'Italie, le «pays au climat rude» a connu un grand essor: agriculture, industrie, travaux publics se développant lui ont assuré une vraie prospérité. Parmi les principales réalisations figurent le percement du canal de Ledre permettant l'irrigation de vastes terrains, l'opération de reboisement de la région carnique et

la construction de l'aqueduc de Poiane. Un réseau ferroviaire important a été mis en place, assorti d'une ligne de tramway. Des moyens de communication ont été installés, des industries ont surgi : usines textiles, manufactures de coton, cimenteries, complexes électriques. Un effort particulier a été porté sur l'agriculture, les anciennes méthodes de travail évoluant peu à peu sans toutefois délaisser certaines formes d'association entre travail et capital.

Au centre de cette région, une ville : Udine. C'est là que tout commence. Que notre film démarre. Nous avons planté le décor, un gros plan s'impose... Au centre d'Udine, une *piazza*, aux allures vénitiennes. C'est un des bijoux de l'architecture de la Renaissance. Les églises et les palais la composant sont dotés d'intérieurs luxueux, fresques et frises, œuvres d'artistes originaires de la ville elle-même, voire de Venise. Ici le Duomo, église gothique du XIII^e siècle à trois nefs, là le Castello, vaste château rectangulaire, bâti sur un monticule et dominant la ville. Chateaubriand, voyageant de Padoue à Prague, note dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « Udine est une belle ville : j'y remarquai un portique imité du palais des Doges. Je dînai à l'auberge, dans l'appartement que venait d'occuper Madame la comtesse de Samoyloff, nièce de la princesse Bagration. Sur le livre de l'hôtel était écrit le nom de mon noble ami, le comte de La Ferronnays, retournant de Prague à Naples. »

Continuons notre investigation. Il pleut beaucoup dans le Frioul et à Udine. C'est un fait dominant. Voilà une région qui ne connaît pas la douceur méditerranéenne, mis à part peut-être les bords de la lagune et la basse plaine isontine ainsi que le rebord méridional des collines du Collio. Autre élément essentiel du climat frioulan : le vent. Ou plutôt deux zéphyrus. Le premier qui souffle en hiver, glacial, violent, qui nettoie le ciel et donne un beau temps sec : la *bora*. Le second,

porteur de pluie en toutes saisons, chaud, humide, soufflant du sud-est : le *scirocco*, rendant pénible la chaleur de l'été – « *c'è afa* », disent, dans les champs, les paysans accablés par une température étouffante et amollissante⁵. Revenons à la pluie, elle n'a pas que des désavantages. La vaste montagne frioulane, très arrosée, parcourue de rivières abondantes et de cours d'eau sauvages, voit s'édifier, en cette fin du XIX^e siècle, les premières installations hydroélectriques. En 1896, Udine est la troisième ville européenne, et la deuxième ville italienne après Milan, à posséder son propre éclairage électrique public ! Sans parler évidemment des communications ferroviaires que l'Autriche et l'Italie s'étaient engagées à développer et à respecter parallèlement à la signature du traité de commerce austro-italien de 1867. Électricité, développements ferroviaire, agricole, industriel, Udine, encadrée par ses hautes montagnes, installée au beau milieu de la plaine qu'elle « domine » de ses cent trente-huit mètres, est incontestablement la capitale du Frioul. Preuve de sa notoriété, la lithographie commémorative réalisée à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer reliant Pontebba à l'Autriche, donc si ce n'est à toute l'Europe, du moins à celle du Nord. Y sont représentées la gare et la place Victor-Emmanuel-II : foule en délire, drapeaux flottants au bout de mâts dressés, le tout coiffé des écus du Frioul et de la maison de Savoie.

Circulons dans Udine, arrêtons-nous à une rue. Le centre de la ville, nous l'avons dit, est la place Victor-Emmanuel – aujourd'hui piazza della Libertà – avec sa loggia vénitienne, son portique Renaissance, sa fontaine, ses statues, son lion. Les rues qui en partent sont étroites, resserrées dans leurs vieux murs. Une fois dépassé le Castello, de l'autre côté de la ville, la plus ancienne, d'autres dédales, d'autres voies, dont une – via Pracchiuso – bordée de petites maisons de deux ou trois étages et de boutiques serpentant doucement à flanc

de colline depuis une place bordée d'arbres ; celle-là même que décrit (encore lui) Boccace dans la fameuse nouvelle où Dianora exige de messire Ansaldo un jardin « qui, en janvier, soit fleuri comme au mois de mai⁶ ». Une rue en plein quartier populaire, portant un joli nom – « quartier de l'amour » –, protégé par l'église San Valentino, saint fêté chaque année par toute la cité, et dans laquelle Nicolò Grassi a peint une Assomption et le tableau du maître-autel. Là, au numéro 113⁷, une femme, en ce 17 août 1896, est en train d'accoucher...

De petite taille, visage très doux encadré d'une longue chevelure noire épaisse, elle est âgée de trente-trois ans, ce qui, en un temps où la fièvre puerpérale et le taux de mortalité infantile sont élevés, constitue un âge limite, son nom : Assunta Modotti. Elle exerce la profession de couturière. Son mari, Giuseppe Saltarini Modotti, homme jovial, moustache avantageuse, œil pétillant, taille moyenne, revenu de Gênes où il a tenté sans succès de faire fortune, a le même âge que la jeune femme : à peine sept mois de plus qu'elle. Partageant son labeur entre la maçonnerie et la mécanique, avant de devenir – c'est une tradition frioulane – ouvrier spécialisé charpentier, il ne cache pas son intérêt pour la chose politique. En cette fin du XIX^e siècle, l'Italie voit se développer un socialisme qui commence à peine à se libérer du sentimentalisme de ses premiers adhérents garibaldiens pour la plupart ou disciples de Bakounine, et à s'insérer dans le courant marxiste authentique. Intellectuels, universitaires, voire aristocrates et, à un degré moindre, ouvriers constituent le gros de troupes revendicatrices qui lors des scrutins d'arrondissement sont passées, entre 1892 et 1896, de 2 à 9 %. Giuseppe fait partie de ces dix à quinze mille activistes qui répandent les théories marxistes et que Benedetto Croce, sénateur du royaume d'Italie, voit comme des hommes « ouvrant leur esprit à ce qui apparaît alors comme

l'objet d'une nouvelle ferveur et d'un nouveau tourment spirituel⁸».

Ce n'est pas le premier enfant du couple, déjà parents d'une petite Mercedes, née le 7 octobre 1892, peu de temps après leur mariage, et d'un petit Ernesto, deux ans plus tard. Le bébé, né à 11 heures du matin, est une fille, prénommée Assunta Adelaide Luigia, vite surnommée Assuntina puis Tina. Elle sera baptisée en l'église paroissiale Santa Maria delle Grazie à Udine, le 27 janvier 1897. Pourquoi ce délai de cinq mois après la naissance? Christiane Barckhausen-Canale avance une hypothèse⁹: Demetrio Canale, ami intime de la famille, mais surtout rédacteur en chef du tout nouveau journal socialiste d'Udine et l'un des principaux meneurs du «cercle socialiste», ne pouvait sans doute pas assister avant cette date à une cérémonie qui constitue la seule concession des Modotti à l'ambiance fortement religieuse qui règne alors sur la ville.

La famille Modotti, dont on ne peut pas dire qu'elle vive dans la misère, doit tout de même faire face à une certaine pauvreté. Des photos de l'époque montrent ces familles d'artisans ou d'ouvriers du textile rassemblées en habits du dimanche autour du père et de la mère, les grands-parents assis sur des chaises, une ribambelle d'enfants accrochés à leurs basques. Dans la petite maison de la via Pracchiuso, les femmes règnent en maîtres. Il y a là Adelaide Zuliani Mondini, mère d'Assunta, et Lucia, sa sœur. Il y a là Domenica, surnommée *la nonna*, grand-mère paternelle d'Assunta, femme forte et autoritaire. Toutes et tous, en cette terre malmenée par les invasions et à peine libérée de la présence autrichienne, parlent le frioulan, cette langue rocailleuse qui les relie à jamais à la *Patria del Friuli*.

Comme l'a fait très justement remarquer Laure Teulières, le Frioul est une terre «marquée par le départ des hommes,

mais aussi par les allers-retours et les ressources qu'ils procurent¹⁰», et notamment en hiver, cette saison froide et morte durant laquelle une chaîne migratoire envoie dans les pays limitrophes marchands ambulants, rémouleurs, étameurs, portefaix, terrassiers, qui reviennent au pays dès que les travaux des champs exigent la présence de leurs bras. Giuseppe Modotti n'entre pas dans ce cadre frioulan. Il a de hautes aspirations, pour lui et pour sa famille. Ne rêve-t-il pas d'ouvrir son propre atelier d'ingénieur mécanicien ? N'ambitionne-t-il pas de devenir inventeur ? Et surtout de vivre dans un monde meilleur, où les conditions de travail seraient autres, où le socialisme irriguerait la vie professionnelle et les consciences ? Pourquoi ne pas aller vivre ailleurs, offrir à sa femme et à ses enfants un autre cadre de vie ?

Une décision difficile à prendre. Giuseppe hésite. D'autant plus qu'on commence à parler de réformes sociales, que le nombre de députés socialistes augmente tout comme les représentants de l'extrême gauche. Sur le modèle allemand, la gauche italienne lance un quotidien : *Avanti!* Pour une famille comme celle de Giuseppe et d'Assunta, ce n'est pas rien de quitter sa ville pour partir s'exiler dans un autre pays. Mais après tout, l'émigration est une spécialité frioulane. Notamment en cette fin de XIX^e siècle. Huit pour cent de la population part pour l'étranger, 12 % si l'on compte l'émigration clandestine. Essentiellement vers l'Europe centrale mais aussi orientale. Les Frioulans participent aux grands travaux urbains entrepris en Autriche et en Hongrie, construisent des ponts en Roumanie, des routes en Bohême, des églises à Moscou. Certains vont encore plus loin : l'Argentine, les États-Unis, le Canada. Quelques-uns tentent l'aventure française, celle du Nord-Est : sidérurgie, mines de charbon.

Giuseppe hésite – deux années durant. Un fait, disons « extérieur », prétendent certains exégètes, va l'aider à prendre

sa décision. N'est-il pas un proche de Demetrio Canale, le leader du cercle socialiste d'Udine? Mais aussi de Luigi Pingat, photographe de son état, tout comme Pietro, frère de Giuseppe, lui aussi photographe, lui aussi membre du cercle socialiste? N'aurait-il pas soutenu la grève qui vient de paralyser l'industrie textile frioulane? Ne serait-il pas en contact avec des représentants de la classe ouvrière lombarde, voire autrichienne? Et puis, la misère commence à se faire sentir : des droits prohibitifs sur les blés étrangers, à la suite d'une mauvaise récolte, ont conduit à une rareté et à une augmentation du prix du pain. Conditions de travail déplorables, chômage qui explose, mouvements sociaux qui se terminent souvent en affrontements avec la police ou l'armée. Quelles qu'en soient les raisons – économiques ou politiques – voire les deux mêlées, sans doute, Giuseppe Modotti envisage de plus en plus sérieusement de partir chercher du travail en Autriche... Alors qu'on vient juste de fêter le cinquantenaire des « Cinq Journées » de mai qui, en 1848, ont vu la fuite de l'occupant autrichien, Milan se soulève. L'ennemi n'est donc plus un pouvoir étranger mais un gouvernement réactionnaire au service d'une classe dominante. L'historien et homme politique Pasquale Villari fait une description définitive du long malaise politique et social que traverse alors l'Italie : « Lorsque de tous les points de l'Italie survinrent des excitations au tumulte et que Milan finalement s'agite, tous crurent que le jour du Jugement dernier était arrivé et que la catastrophe était désormais inévitable. Cette croyance générale fit que l'on agit comme si la catastrophe était arrivée et il s'en fallut de peu qu'elle n'arrivât réellement. Les manifestants eux-mêmes étaient inquiets, parce qu'ils ne s'étaient pas préparés, qu'ils n'avaient pas d'armes, qu'ils ne savaient pas exactement ce qu'ils voulaient, qu'ils n'avaient pas de chefs pour les diriger. L'heure était venue où ils devaient

agir en maîtres, mais comment, où, de quelle façon commencer, ils ne savaient pas. La bourgeoisie crut un moment que la fin du monde était proche, l'autorité crut ne pas être assez forte pour résister, et la révolution, qui n'existait pas, finit par devenir un fait réel parce que tout le monde pensait qu'elle devait exister. L'hésitation du gouvernement dans les premiers moments fit croître le tumulte, et la réaction, commencée trop tard, éclata avec une violence qui occasionna la mort de beaucoup d'innocents¹¹.»

C'est le signe du destin que Giuseppe attendait, l'événement qui devait précipiter son départ. Direction : la Carinthie. Le passage s'effectuera à travers les Alpes carniques, dont la chaîne délimite sa frontière septentrionale. Nous sommes au printemps 1898. La petite Tina n'a pas encore deux ans.

Je sens qu'il doit exister quelque chose
pour moi, mais je ne l'ai pas encore trouvé

Printemps 1898-mars 1905, Klagenfurt

Après un voyage éprouvant de près de deux cents kilomètres à travers les Alpes juliennes et le massif des Karavanke, parsemé de routes sinueuses et de hauts cols, la famille Modotti arrive à bon port. Il lui aura fallu faire face aux tracasseries habituelles de la douane autrichienne peu flexible lorsqu'il s'agit de contrôler les bagages afin d'y découvrir d'éventuels paquets de tabac, monopole d'État avec lequel on ne transige pas. Bien que ces allées et venues saisonnières soient monnaie courante entre les deux pays et que la langue italienne y est sinon parlée du moins comprise par nombre d'habitants de la région, l'émigré italien reste un émigré italien dont on apprécie qu'il soit *fornaciai* – briquetier – mais qu'il reste bien à sa place. La Carinthie est déjà une place forte de la droite en Europe centrale. Si les Slovènes restent plutôt loyaux envers le gouvernement central de Vienne et l'État plurinational des Habsbourg, les germanophones véhiculent des idées nationalistes antislaves,

anticléricales, fortement antisémites et racistes. Dans un tel contexte, la main-d'œuvre italienne est acceptée dès lors qu'elle ne met pas en péril l'équilibre socio-économique du pays.

Dans un premier temps, la famille s'installe à Klagenfurt. Capitale de la Carinthie, la ville occupe une situation exceptionnelle à l'extrémité orientale du lac Wörther, reliée avec le centre de la ville par un canal, et à l'orée du bassin de Klagenfurt que bordent, au sud, les hauteurs boisées de Sattnitz. Ordonnée suivant un plan régulier défini par son *ring* à l'emplacement d'anciennes fortifications détruites lors de l'occupation française de 1806, qui lui a préféré un vaste carré de boulevards ombragés, elle a pour symbole la *Lindwurmbrunnen* – ou fontaine du dragon – évoquant sa fondation légendaire par un géant vainqueur d'un dragon...

On se souvient que Giuseppe a quitté l'Italie pour y trouver un travail à la hauteur de ses capacités. C'est un ouvrier qualifié, un excellent mécanicien, un inventeur en quête d'un patron qui lui ferait confiance. L'usine d'armement dans laquelle il travaille, à Ferlach, petite ville à une quinzaine de kilomètres de Klagenfurt, traverse une période difficile à tel point qu'elle a loué une partie de ses bâtiments à une entreprise qui fabrique des bicyclettes. C'est la chance de sa vie, Giuseppe le sait. En ce dernier quart du siècle, le vélo est devenu un objet familier. S'il n'est pas encore le loisir populaire qu'il deviendra bientôt, il est largement adopté par une bourgeoisie aux contours de plus en plus flous. Les améliorations techniques, les courses pour amateurs et professionnels, l'intérêt croissant de la presse écrite, la naissance de nombreux clubs, le développement du tourisme sont autant de facteurs favorisant l'accroissement de ce nouveau moyen de locomotion dont l'écrivain italien Alfredo Oriani affirme qu'il est « le maximum de possibilité poétique permise au

corps humain». La photographie qui vit elle aussi le début de son âge d'or ne s'y trompe pas qui voit dans la bicyclette un instantané de l'époque moderne, un symbole de son temps. Il n'est que de se souvenir de deux clichés aujourd'hui célèbres pris dans les années 1890 à Fontainebleau : *La Saint-Vélo* et *Course de bicyclette sur le Grand Parterre*.

Le massif des Karavanke est une région au terrain accidenté. Pour les amateurs de bicyclette, un engin léger pourrait faciliter leurs coups de pédale. En Angleterre, la Bamboo Cycle Company a déposé depuis 1894 un brevet pour la construction d'un vélo en bambou. Deux ans plus tard, aux États-Unis, August Oberg et Andrew Gustafson ont fait de même. L'idée est dans l'air. En Italie, légende familiale ou réalité, on attribue à Giuseppe Modotti l'invention du cadre de vélo en bambou... Certains affirment même qu'il fut le directeur de cette manufacture – ce qui n'a jamais été démontré ! Nous sommes en 1899 et la famille Modotti vit dans une vaste demeure dans un centre-ville où, dit-on, il n'est pas rare de voir des enfants italiens vendre des portions de polenta que leurs mères cuisinent en plein air.

Bien qu'on ne puisse évidemment pas parler d'opulence, la vie à Klagenfurt est plus agréable qu'à Udine. La famine a disparu, le père a un travail et la ville offre quantités de plaisirs nouveaux. À l'ombre du vieux château, ancien *Landhaus* construit au XVI^e siècle, des jardins sont ouverts au public et constituent de bons lieux de promenade, tout comme les *Ringstrasse*. L'été, un bateau qui part de Klagenfurt peut mener au Wörthersee, où de nombreuses excursions sont proposées – à moins que les Modotti ne préfèrent s'y rendre en tramway. Celui que d'aucuns appellent le « fleuron des lacs de Carinthie » est un lieu où souffle l'esprit. Ses rives inspirèrent Brahms, Mahler, Alban Berg... pour ne citer qu'eux.